

Eric Schimpf
L'inéluctable fuite du temps.

De l'éclat d'une bulle de savon, que reste-t-il ? Le souvenir d'un moment enchanteur, d'un reflet arc-en-ciel, l'impact de l'éphémère ? Si la beauté d'une bulle de savon réside dans l'annonce de sa disparition, elle fascine aussi par la légèreté de son mouvement, la liberté de son élan, la précarité de son envol. Une naissance suivie aussitôt d'une disparition. Une existence en effet fragile. La machine à bulles d'Éric Schimpf (*Fantasmagorie*, 2005) recrée mécaniquement toutes ces données augmentées de l'apparition de visages : « Des images projetées sur l'enveloppe fragile des bulles révèlent des visages. Quand la bulle éclate, une image fugace en trois dimensions apparaît. » Comme pour incarner la singularité des personnes sans omettre leur vulnérabilité. *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*. Tout est vanité. Représentation allégorique de la mort, du passage du temps, de la vacuité des passions et des activités humaines, la vanité a traversé l'histoire de l'art, symbolisée souvent par un crâne humain – que l'on retrouve dans *Traces* produit en 2020 par Éric Schimpf –, parfois associé à une bulle.

De cette production de bulles diffusées par un savant dispositif, Éric Schimpf est passé ces derniers temps à la peinture sur de grands formats horizontaux. Des chaînes de montagne s'alignent sous l'impulsion d'un pinceau chargé d'encre de Chine. Là aussi il y a un début et une fin, comme une écriture qui déroulerait une narration étirée sur plusieurs mètres de longueur. Il s'agit de trouver un équilibre entre le vide et le plein, le proche et le lointain, le trait et le volume. Exprimer des formes est essentiel, mais pas n'importe lesquelles pour l'artiste. C'est la force majestueuse de ces reliefs qui le fascine depuis toujours. Ceux qui, comme les bulles, à une autre échelle bien évidemment, s'offrent à la contemplation. Si l'apparente immuabilité de ces sommets semble s'opposer en tous points à la bulle ronde et scintillante, les peintures alpestres expriment malgré tout un voyage temporel. En effet, contrairement à ce que l'on pourrait penser, les silhouettes pyramidales des montagnes sont sujettes à une érosion progressive, elles s'affaissent et échappent à la prétendue stabilité éternelle. Emportant dans leur histoire la disparition progressive des glaciers.

Ainsi, ces compositions incarnent à leur manière l'inéluctable fuite du temps. Révélant un aspect de la Terre dont la situation est devenue pour le moins préoccupante. En 2006, dans la lignée de *l'Homme-herbe* recouvert d'une fine couche terrestre, *Herbe Kugler* évoquait la respiration de notre planète dans une installation faite d'herbe et d'air au travers d'un circuit gonflable. Il en était de même dans l'installation *Souffle* qui se dilatait comme un poumon monumental. Dans d'autres travaux, l'herbe a parfois tenté de reprendre ses droits dans une halle désaffectée (Halle Berclaz, Sierre, 2005) et un arbre a été retourné, tête en bas (*Chêne*, 2008). Il est question de trouver de nouveaux territoires pour l'artiste à la quête du souffle vital. Air, eau, lumière, terre sont essentiels dans son travail, comme ils le sont à la vie.

Karine Tissot, janvier 2021